Werther

LE JEUNE WERTHER OU LES GRANDES PASSIONS,

VAUDEVILLE EN UN ACTE;

PAR M. GENTIL.

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 19 janvier 1819.

PARIS,

Chez FAGES, Libraire, au Magasin des Pièces de Théâtre, boulevart St.-Martin, n.° 29, vis-à-vis la rue Lancry.

1819.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
WERTHER	M. POTIER.
ROBERT, épicier-droguiste	M. PASCAL.
CHARLOTTE, femme de Robert	Mad. DORVAL.
FIFINE, fille de Charlotte et de Robert.	Mlle. SIDONY.
NICOLE, servante de Robert	Mademoiselle JENNY-VERTPRÉ.
UN JOKEI allemand	M. VISSOT.

La Scène se passe dans une chambre de la maison de Robert.

LE JEUNE WERTHER OU LES GRANDES PASSIONS,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLOTTE (*seule, assise devant un bureau sur lequel sont des cartons et un registre*).

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! la terrible chose que l'état d'épicier-droguiste ! que de détails ! que de soins ! pas un baptême, pas un mariage, pas une maladie qui ne nous amène du monde. C'est à n'en plus finir ! Heureusement je suis née là-dedans, et je peux dire que mon mari, en succédant à mon père, a été bien heureux de trouver une femme à qui il n'avait rien à apprendre ; aussi, depuis cinq ans que nous sommes en ménage, notre magasin ne désemplit pas, et surtout depuis trois mois qu'il est en tournée, je ne sais auquel entendre.

AIR : *Sans mentir.*

Il ne partit pas tranquille,
Doutant que je pusse avoir
Une tête assez habile
Pour tenir seule un comptoir. (*bis.*)
Mais grâce à l'apprentissage
Qu'ici j'avais fait déjà,
Depuis trois mois qu'il voyage
Rien ne souffre pour cela.
Et ça va (*bis.*)
Tout comme s'il était là.

2e. COUPLET.

Même air.

On a certaines manières
Et certains airs engageans,
Qu'un mari ne connaît guères,
Et qui séduisent les gens. (*bis.*)

Dans un magasin qu'on aime
C'est à qui se fournira ;
Jamais mon époux lui-même
N'a fait autant que cela.
Et ça va (*bis.*)
Bien mieux que s'il était là.

SCÈNE II.

CHARLOTTE, NICOLE.

NICOLE.

Madame, madame, v'là une lettre pour vous.

CHARLOTTE.

Pour moi! serait-elle de mon mari?

NICOLE.

De M. Robert? faut croire que non, puisque vous l'attendez aujourd'hui, et puis le commissionnaire m'a ben dit de n'la remettre qu'à vous.

CHARLOTTE.

Qu'à moi?

NICOLE.

Et d'vous r'commander de n'la lire devant parsonne.

CHARLOTTE.

Qu'est-ce que cela signifie?

NICOLE.

Dam! lisez; p't'êt'ben qu'la lettre vous l'dira.

CHARLOTTE (*lisant l'adresse*).

« A mademoiselle Charlotte, chez monsieur son père,
» épicier-droguiste. »

NICOLE.

Il y a mam'selle?

CHARLOTTE.

Vraiment oui.

NICOLE.

Et v'la cinq ans qu'vous êtes madame, faut que l'commissionnaire se soit joliment amusé en route.

CHARLOTTE.

Voyons.

NICOLE.

Attendez donc, madame, que je m'en aille.

CHARLOTTE.

Pourquoi?

NICOLE.

Puisqu'il faut qu'vous n'la lisiez devant parsonne.

CHARLOTTE (*souriant*).

Oh ! tu peux rester, il n'y a pas de mystère.

NICOLE.

Alors, lisons.

CHARLOTTE (*ayant ouvert la lettre*).

Ah ! mon Dieu ! c'est de ce fou de Werther.

NICOLE.

Un fou! tiens, ça doit être farce.

CHARLOTTE.

Au bout de cinq ans, il pense encore à moi ! (*Lisant.*) « Je prends la plume... ma main tremble... ma vue se trou- » ble... mes larmes coulent, mon papier boit... »

NICOLE.

Tiens ! ça commence comme ça !

CHARLOTTE (*continuant de lire*).

« O délices du ciel ! ô supplice de l'enfer ! »

NICOLE.

Oh ! la, la !

CHARLOTTE.

Quel extravagant ! il n'a pas changé. (*Elle lit.*) « Est-ce » Charlotte toujours tendre et fidèle ou Charlotte perfide et » parjure qui lira ces caractères humides et brûlans ? Oui, tu » es la même, ma Charlotte n'est pas refroidie. »

NICOLE.

C'n'est pas faute d'en avoir eu l'temps, toujours.

CHARLOTTE (*continuant*).

« Au reste, j'arrive de Londres où j'ai appris la manière » de terminer ses maux ; et si je ne retrouve pas ma Lolotte » dans l'état où je l'ai laissée en partant.....

NICOLE.

Eh ben ! quoi qu'il f'ra ?

CHARLOTTE.

Il n'a pas achevé sa phrase ; mais il est capable de tout ; et si malheureusement mon mari revenait dans ce moment-là, juge donc, lui qui, avec tant de bonnes qualités, a le défaut d'être un peu jaloux !

NICOLE.

C'est d'son âge ; car, entre nous, il a plutôt l'air d'être vot'père que vot'mari, et il y a d'quoi s'mettre Martin en tête.

Mais dites-moi, not'maîtresse, quand vous avez connu un maniaque d'amoureux comme ça.

CHARLOTTE.

Il y a six ans.

AIR : *Du major Palmer.*

J'étais encor demoiselle
Lorsque cet original,
De l'amour le plus fidèle
Me fit l'aveu dans un bal.
Une aussi brusque aventure
Me fit tout-à-coup rougir;
Puis je ris de sa tournure;
Il prit ça pour du plaisir.

Certain alors de me plaire,
Il forme le beau projet
De m'obtenir de mon père,
Qui, par bonheur, voyageait.
Rappelé par sa famille,
Il part enfin, mais avant
Il veut que de rester fille
Je lui fasse le serment.

De se brûler la cervelle
L'insensé me menaçait,
Et dans ma frayeur mortelle
Je promis ce qu'il voulait.
Il revient..... que lui répondre
Quand, hélas! il apprendra?.......
Puisqu'il arrive de Londres,
A coup sûr il se pendra. (*ter.*)

NICOLE.

Comme ça s'rait agréable pour vous!

CHARLOTTE.

Voilà bien les hommes; si je l'avais aimé, il m'aurait oubliée depuis long-temps; je ne l'aime pas, eh bien.....

NICOLE.

Eh ben! not'maîtresse, il me semble qu'il y aurait un moyen d'nous tirer d'là.

CHARLOTTE.

Et lequel?

NICOLE.

AIR : *Est-ce ma faute dà.*

Puisque moins nous sommes
Amoureuses d'eux,
Plus messieurs les hommes
D' nous sont amoureux.
Réglez-vous là-d'ssus,
Partager sa flamme,
Et p't'êt' ben, madame,
Qu'i n' vous aim'ra plus. (*ter.*)

CHARLOTTE.

Joli conseil en vérité !

NICOLE.

Même air.

Moi, si je m'marie,
Comme j'désirons
Toujours êt'chérie
D'l'homme que j'aurons,
D'peur qu'il n'chang'd'amours,
Drès qu'il aura l'nôtre,
J'en aim'rons un autre
Pour qu'il m'aim'toujours. (*ter.*)

Mais j'crois qu'vous n'avez pas fini vot'lettre.

CHARLOTTE.

Tu as raison. (*Elle lit.*) « Adieu, Lolotte ! mais que dis-je
» adieu ! Non, car ce papier dépositaire de mes plus mysté-
» rieuses pensées ne précèdera que de quelques minutes l'ar-
» rivée de votre plus que jamais passionné amant.... »

SCÈNE III.

Les précédens, WERTHER.

(*Werther entre, se jette aux genoux de Charlotte et dit.*)
Werther ! !

(*Il reste quelque temps sans pouvoir parler.*)

NICOLE (*s'enfuyant*).

Jesus Maria ! qu'il est laid !

CHARLOTTE (*effrayée*).

O ciel ! relevez-vous.

WERTHER.

Non.

CHARLOTTE.

On peut survenir.

WERTHER.

Non, non...

CHARLOTTE.

Je serais perdue.

WERTHER.

Non, non, j'y mettrai de l'entêtement ; non, puisque je vous ai retrouvée.

AIR : *Oh ! c' oadet-là.*

Ah ! voilà donc
Cet heureux jour dont

Je raffollais d'avance.
Oui, le voici
Cet heureux jour qui
Comble enfin mon espérance.

CHARLOTTE (*inquiète*).

Silence ! silence !

WERTHER. (*étouffant sa voix*).

Voilà ses traits
Si parfaits ;
Oui, je les
Reconnais......
O amour ! ô tendresse !
Voilà ces deux
Jolis yeux
Dont les feux
Radieux.....
O espoir ! ô ivresse !
Quel arrêt vais-je, hélas ! ouir
O divine maîtresse ?
Parlez, faut-il m'épanouir,
Ou bien m'évanouir?

CHARLOTTE.

Taisez-vous donc.
(*A part.*) Le pauvre garçon
Est en pleine démence !
Si mon mari
Survenait ici,
Que dire pour ma défense?

WERTHER.

Ah ! voilà donc, etc.

Je me tais ; je ne vous demande pas des nouvelles de votre santé, il est aisé de voir... ; mais moi... vous devez me trouver bien maigri.

CHARLOTTE.

Mais non, je vous ai toujours vu de même.

WERTHER.

Ah ! je vous demande bien pardon ; je ne puis pas me faire illusion là-dessus. (*Il approche les deux revers de son habit.*) Faites-moi l'amitié de regarder ; mais laissons cela, et souffrez que je parle du sentiment que j'emportai en vous quittant, du sentiment que je rapporte, de ce sentiment qui, loin de vous, charma mon existence ; de ce sentiment enfin qui doit l'embellir ou la terminer en raison de ce que vous allez me dire.

CHARLOTTE (*à part*).

Nous y voilà.

WERTHER.

Réponds, ô ma Charlotte ! ton cœur... mais un instant. (*Il

cherche dans ses poches et en tire un pistolet dont il fait jouer la batterie.)

CHARLOTTE (*effrayée*).

Que faites-vous ? (*à part.*) Il m'effraie.

WERTHER.

Ne faites pas attention.

CHARLOTTE.

Mais ce pistolet...

WERTHER.

Simple mesure de sûreté. D'ailleurs ça dépend de vous.

AIR : *Où allez-vous, M. l'abbé ?*

Me suicider à vos yeux
Si vous répondez à mes vœux,
Serait sottise lourde,

CHARLOTTE.

Eh bien ?

WERTHER.

Mais si vous êtes sourde....
Vous m'entendez bien !

CHARLOTTE (*à part*).

Que trop !

WERTHER.

Dites-moi, Charlotte, plein de votre image, je vous ai conservé ma main, malgré toutes les occasions que j'ai eues de la perdre.

CHARLOTTE.

Vous avez eu tort.

WEREHER.

Tort ? est-ce que votre cœur ne serait plus dans l'état où...

CHARLOTTE.

Si fait, si fait.... A peine fûtes-vous parti il y a six ans, que mon père revint du voyage qu'il était en train de faire à l'époque où vous m'avez connue, et ramena avec lui un ami de son enfance......

WERTHER.

Un ami !

CHARLOTTE.

Dont la fortune lui avait inspiré l'idée d'en faire son gendre.

WERTHER.

Son gendre ! (*Il arme.*)

CHARLOTTE (*effrayée du bruit que fait le pistolet que l'on arme et du mouvement de Werther*).

Mais le temps n'avait pas encore effacé de ma mémoire les larmes que notre séparation vous avait fait répandre

(*Werther désarme par degré son pistolet en prenant un air de satisfaction*), et j'osai résister aux volontés de mon père.

WERTHER, (*désarmant tout-à-fait*).

O ma Charlotte ! quel baume et quel poison tu fais circuler tour à tour dans mes veines brûlantes.

CHARLOTTE.

Cependant un jour mon père, las de mes refus continuels, fixa le jour de mon mariage.

WERTHER (*commençant à armer*).

O Werther !

CHARLOTTE.

Et voulut me forcer de marcher à l'autel.

WERTHER.

Dieux !

CHARLOTTE (*continuant*).

Mais votre image vint se retracer à mon cœur ; je tombai sans connaissance. (*Werther désarme par degré.*) Mon futur et mon père craignant pour mes jours, renoncèrent enfin, l'un à son projet, et l'autre à un cœur que je ne pouvais plus lui donner, puisque....

WERTHER (*désarmant tout-à-fait et posant les pistolets sur une table*).

O ma Lolotte ! le lait est moins pur, le miel moins suave que les paroles qui sortent de tes lèvres consolatrices.

CHARLOTTE (*à part*).

Je le trompe, mais je le sauve.

WERTHER.

A propos ! et moi qui oubliais!.....

CHARLOTTE.

Quoi !

WERTHER.

Pardon, j'aurais dû commencer par là, depuis six ans que je suis parti.

CHARLOTTE.

Eh bien?....

WERTHER.

AIR : *Du vaudeville de Partie Carrée.*

Nul mal n'a-t-il menacé l'existence
De l'être cher par qui vous existez ?
Du temps qui fuit la maligne influence
N'a-t-elle pas troublé ses facultés ?
Croit-on des jours de ce père si tendre
Long-temps encor voir s'étendre le fil ?
Autrement dit, pour mieux me faire entendre,
Comment se porte-t-il ? (*ter.*)

CHARLOTTE.

Vous êtes bien honnête, il se porte assez bien.

WERTHER.

Ah ! tant mieux ; mais ce père ne s'offrira-t-il jamais à mes yeux attendris ? car enfin, pour obtenir votre main, il serait peut-être nécessaire que je la lui demandasse.

(On entend un enfant crier dans la coulisse.)

Merci ma bonne, merci ma bonne.

WERTHER.

Ne serait-ce pas lui que j'entends ?

(On voit arriver Fifine avec des joujoux.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, FIFINE.

CHARLOTTE (*à part*).

Ma fille ! elle va tout gâter.

FIFINE (*accourant avec un jeu de quilles et d'autres joujoux*).

AIR : *Ah ! le bel oiseau.*

Vois donc les jolis joujoux,
C'est ma bonne
Qui m' les donne :
Vois donc les jolis joujoux ;

CHARLOTTE.

C'est charmant ; mais laisse-nous.

WERTHER.

Dieux ! l'intéressante fleur !
Quels traits ! quelle grâce extrême !
Je le vois, c'est votre sœur.

CHARLOTTE (*surprise et saisissant l'à-propos*).

Ma sœur...... Oui, c'est-elle même.
(*A part.*) Quand pour sortir de ce pas
Je cherchais un stratagème,
Sur lui je ne comptais pas
Pour me tirer d'embarras.

WERTHER (*prenant Fifine dans ses bras*).

Cher enfant, viens dans les bras
D'un frère qui déjà t'aime ;
Aux yeux des cœurs délicats
Que l'enfance a donc d'appas !

CHARLOTTE.

Allons, Fifine, va-t-en.

WERTHER.

Vous l'appelez Fifine ? C'est comme moi, on m'appelait Fanfan.

CHARLOTTE (*à Fifine*).

Va-t-en donc.

FIFINE.

Où veux-tu que j'aille ?

CHARLOTTE.

Dans ta chambre.

FIFINE.

Ah ! ben tant pis ; moi je m'ennuie toute seule.

WERTHER.

Mais il me semble qu'à l'époque fatale qui nous sépara, vous n'aviez point cette sœur-là ?

CHARLOTTE.

Elle était en nourrice.

(*Fifine arrange son jeu de quilles derrière les jambes de Werther*).

WERTHER.

En nourrice ! funeste usage qui livre à la merci d'une mer.... cenaire.... O ma Charlotte ! si jamais le ciel nous permet de nous voir revivre dans quelques tendres rejetons, rejetons loin de nous la coupable pensée de confier leur frêle existence à un lait étranger au flanc qui les aura portés, et que repoussent avec quelque raison l'amour, l'hymen et la nature.

CHARLOTTE.

Nous n'en sommes pas là.

(*Fifine a jeté sa boule qui est venue frapper les jambes de Werther qui fait un mouvement de surprise*).

CHARLOTTE.

Eh bien ! mam'selle, prenez donc garde à ce que vous faites.

FIFINE.

C'est que je joue aux quilles.

WERTHER (*à Charlotte*).

Elle joue aux quilles, cette enfant : tu en avais là, ma bonne.

CHARLOTTE (*prenant les quilles*).

Oui, eh bien ! vous n'y jouerez plus.

WERTHER.

Ah ! laissez-la, laissez-la jouer aux quilles : tiens, petit ange, ne perds pas la boule.

FIFINE (*pleurant*).

Eh ben, donne-moi d'autres joujoux.

CHARLOTTE.

Je n'en ai pas, laisse-moi.

FIFINE (*prenant le pistolet*).

Ah ben, en v'là un ; tant pis, je le prends.

CHARLOTTE.

Fifine !.... Ah ! mon Dieu ! elle va se blesser ! Fifine !....
(*Elle sort après elle.*)

SCÈNE V.

WERTHER (*seul d'abord, et tourné vers la porte par laquelle Charlotte est sortie*, ROBERT *ensuite*, UN GARÇON *portant un sac de nuit et une valise*).

ROBERT (*au garçon sans voir Werther*).

Mets cela ici (*Le garçon porte les paquets dans un coin au fond*), et fais placer dans le magasin les deux caisses de thé et la caisse de quinquina qui viennent d'arriver, et puis tu préviendras ma petite femme de mon arrivée.... (*Le garçon sort.*) Quel plaisir de revoir ma Charlotte ! de me retrouver dans mon ménage !

WERTHER (*à part*).

Voilà le papa; faisons la demande.

ROBERT.

Mais où diable est donc ma femme? (*Il se trouve nez à nez avec Werther.*)

WERTHER.

Permettez, vertueux vieillard. (*Il veut l'embrasser.*)

ROBERT (*le repoussant*).

Qu'est-ce à dire, Monsieur.

WERTHER (*voulant l'embrasser encore*).

De grâce.

ROBERT (*le repoussant*).

Un instant, que voulez-vous ?

WERTHER (*de même.*)

Ne repoussez pas les embrassemens d'un individu....

ROBERT.

Mais enfin qui êtes-vous ?

WERTHER.

Monsieur, je suis dans ce moment la feuille tremblante, triste jouet des vents, et vous êtes l'astre bien ou malfaisant qui va la dessécher ou lui rendre le calme et l'équilibre.

ROBERT (*à part*).

Mais cet homme-là a quelque chose d'extraordinaire.

WERTHER (*voulant encore l'embrasser*).

Pour la dernière fois, souffrez que cette accolade....

ROBERT.

Mais à quel titre ?

WERTHER (*de même*).

A titre de reconnaissance.

ROBERT.

Mais je n'ai jamais rien fait...

WERTHER.

Non, mais vous allez faire.... Mon existence est dans vos mains.

ROBERT.

Votre existence, Monsieur !

WERTHER.

Physique et morale.

ROBERT.

Ah ça ! que vous est-il donc arrivé ?

WERTHER.

Apprenez qu'un poison subtil circule dans mes veines.

ROBERT.

Un poison ? peste, que ne commenciez-vous par me dire cela ? je ne m'étonne plus de l'agitation dans laquelle je vous vois ; je cours vous chercher un remède que j'ai fait moi-même.

WERTHER (*l'arrêtant*).

Ah ! c'est justement ce que vous avez fait vous-même qui cause mon mal.

ROBERT.

Comment! auriez-vous pris quelque médicament en trop forte dose ?

WERTHER.

Non, ce que j'éprouve est...

ROBERT.

Une colique d'estomac épouvantable causée par quelque vin frelaté ?

WERTHER.

Je ne bois que de l'eau.

ROBERT.

Ah ! j'y suis, par quelques champignons vénéneux peut-être?

WERTHER.

Les champignons sont absolument étrangers au mal qui me tue.

ROBERT.

Je ne devine pas.

WERTHER.

Vous le devinerez peut-être mieux quand je vous l'aurai dit.

ROBERT.

C'est possible.

WERTHER.

AIR : *Je reviens de la guerre*, etc.

Une fille charmante

ROBERT.

Oui dà !

WERTHER.

Surprit mon ame aimante.

ROBERT.

Ah ! ah !

WERTHER.

Je partis, mais malgré cela
Partout son image était là....
Et voilà.

ROBERT.

Ah! c'est l'amour.

WERTHER.

Même air.

Cent fois plus épris d'elle,

ROBERT.

Oui dà !

WERTHER.

J'ai retrouvé ma belle.

ROBERT.

Ah ! ah !

WERTHER.

Même flamme nous rebrûla ;
Mais par malheur un père est là....
Et voilà.

ROBERT.

Ah! j'avoue que ces pères sont quelquefois gênans.

WERTHER.

Même air :

Mais il faudra qu'il cède,

ROBERT.

Oui dà !

WERTHER.

Au feu qui me possede.

ROBERT.

Ah ! ah !

WERTHER.

Oui, sa fille m'appartiendra,
Ou ma cervelle y sautera,
Et voilà.....

ROBERT.

Mais, Monsieur, la pharmacie n'a pas de remède à votre mal.

WERTHER.

Aussi n'est-ce pas à la pharmacie que j'ai recours, mais à la sensibilité d'un père noble et généreux; qui sait que le ciel, en le faisant renaître dans une fille, lui a imposé l'obligation de la rendre heureuse, c'est-à-dire de faire son bonheur et d'unir son existence à celle de celui qui, jeté en quelque sorte par le hasard ou... par tout ce que vous voudrez, sur son passage, éprouve le besoin de...

ROBERT.

Tout cela est fort bien; mais au fait, où voulez-vous en venir? car voilà deux heures que nous parlons sans nous entendre; de quelle fille voulez-vous me parler?

WERTHER.

Mais il me semble que si j'aimais la fille d'un autre, ce n'est pas à vous que je viendrais la demander; d'où vous pouvez conclure....

ROBERT.

Que c'est la mienne, peut-être?

WERTHER.

Et qui donc?

ROBERT.

AIR : *Duo de la Fausse Magie.*

Quoi ! (*bis.*) vous aimeriez ma fille ?

WERTHER.

Oui, (*bis*) j'adore votre fille.

ROBERT.

Vous ?

WERTHER.

Moi.

ROBERT.

Aimer ma fille,
Vous?

WERTHER.

Moi.

ROBERT.

Aimer ma fille !
Je conviens qu'elle est gentille
Mais, parlons de bonne foi;
Elle est bien jeune, je crois
Pour être mise en ménage.

WERTHER.

On se marie à tout âge.

ROBERT (*riant*).

L'extravagant personnage !

WERTHER.

A tout âge.

ROBERT (*à part, voulant sortir*).

Ce malheureux a le transport.

WERTHER.

Vous me quittez ? un mot encor.

ROBERT.

Une affaire me réclame ;
Et ma femme.

WERTHER.

Votre femme !
Daignez couronner ma flamme,
Ou je suis mort.

ROBERT (*à part*).

Ce malheureux, sur mon ame,
A le transport.

WERTHER.

J'ai des moeurs, de la naissance,
J'ai de l'ordre, de l'aisance,
De l'acquit et des talens ;
J'ai surtout de la constance.

ROBERT (*à part*).

Il a tout, hors du bon sens.

WERTHER.

Ce n'est qu'en vous que j'espère :
Si vous n'êtes mon beau-père,
Vous serez mon assassin.

ROBERT (*à part*).

Le moyen de m'en défaire
C'est de flatter sa chimère,
Ou je l'ai jusqu'à demain.

WERTHER.

Daignez m'entendre,
Daignez me prendre
Pour votre gendre.

ROBERT (*riant, à part*).

Un beau Léandre (*bis.*)
N'est pas plus tendre.

WERTHER.

Je vous quitte pour me pendre
Si je n'obtiens pas sa main.

ROBERT (*éludant*).

Je vois qu'il faudra me rendre :
Eh bien, revenez demain.

WERTHER.

C'est me promettre sa main ;
Ah ! mon bonheur est certain.

(*Il sort*).

SCÈNE VI.

ROBERT (*seul*).

Le drôle de corps! L'essentiel était de m'en débarrasser; mais a-t-on jamais vu extravagance pareille? demander en mariage une fille de cinq ans!..

SCÈNE VII.

CHARLOTTE, FIFINE, ROBERT.

CHARLOTTE.

D'où vient le bruit que j'ai entendu?

FIFINE.

Maman, v'là papa.

CHARLOTTE.

Comment! c'est toi, mon ami?

ROBERT.

Moi-même, mais où diable étais-tu donc fourrée?

CHARLOTTE.

J'étais à faire lire Fifine.

ROBERT.

Bravo! voilà ce qui s'appelle une femme!

AIR : *Suzon sortait de son village.*

Des mères instruisant leur fille
En l'absence de leurs maris,
Ah ! c'est un tableau de famille
Qui n'est pas commun à Paris.
Quand je voyage,
Aucun nuage
Ne m'obscurcit
Ni le cœur ni l'esprit.
Que je revienne
Dans mon domaine,
J'y suis bien vu,
Bien venu,
Bien reçu.
Point d'union comme la nôtre ;
Un prince ne m'égale pas
Quand j'ai ma femme sous un bras
Et mon enfant sur l'autre.

(*Il prend Fifine dans ses bras et l'embrasse ainsi que sa femme.*)

CHARLOTTE.

Tu as fait un bon voyage, mon ami?

ROBERT.

Excellent, et par ici comment cela a-t-il été?

CHARLOTTE.

Tu en jugeras par les livres.

FIFINE.

Papa, m'as-tu apporté des joujoux?

ROBERT.

Ma foi! je n'y ai pas songé.

FIFINE.

Tu ne m'apportes jamais rien. (*Elle s'éloigne.*)

CHARLOTTE.

Elle a raison de te gronder.

ROBERT.

Tu plaisantes; comment! j'apporterais des joujoux à une jeune personne qui va se marier?

CHARLOTTE.

Se marier!

ROBERT.

Oui, à peine débarqué je lui ai trouvé un parti; tu vois comme je mène les affaires, moi.

CHARLOTTE.

Quelle plaisanterie! que veux-tu dire?

ROBERT (*d'un air important*).

Qu'on vient de me demander sa main, et que je me suis vu comme forcé de la promettre.

CHARLOTTE (*riant*).

Et puis-je savoir au moins le nom de mon futur gendre?

ROBERT.

Ah! mon Dieu, c'est précisément ce que j'ai oublié de lui demander; mais il sort d'ici à l'instant.

CHARLOTTE (*à part*).

Allons, c'est mon original, il aura pris mon mari pour mon père.

(*Fifine s'amuse à jouer avec des capucins de cartes*).

SCÈNE VIII.

Les précédens, NICOLE (*entrant en riant*).

NICOLE.

Ah! mon Dieu! esti'farce, esti'farce!

ROBERT.

Qu'est-ce que c'est donc?

NICOLE.

Tiens, moi qui ne voyais pas l'bourgeois. C'nest rien, not'maître; c'est un grand efflanqué qui a l'air d'un télégraphe que j'v'nons d'voir chez l'marchand d'nouveautés, là en face, ous'qu'il fait donner toutes les demoiselles de boutique au diable, à force d'leux faire ouvrir tous les paquets et déplier toutes les marchandises, qu'on ne s'y reconnaît plus; c'est des voiles de dentelles, c'est des éventails, c'est des mélinos, des cachemines; est-ce que j'sais moi! tant y a qu'on dirait d'un événement à voir l'monde qui s'amasse d'vant la porte.

ROBERT (*à Charlotte*).

Je te parie que c'est mon fou de tout-à-l'heure, notre futur gendre, qui s'occupe déjà des présens de noce.

NICOLE.

Des présens de noce? ça m'en a tout l'air, car, lorsque j'y pense...

AIR : *De la Catacoua.*

Au milieu de c'grand étalage,
Ou, pour mieux dir', de c'boulvari,
Y avait un'corbeille d'mariage
Qu'avait ben l'air d'être pour lui.

ROBERT.

Nous allons le voir reparaître.

NICOLE.

Qui peut épouser c't'échalas?

CHARLOTTE.

Quel embarras!

ROBERT (*à Charlotte*).

Tu ne vois pas.
D'où peut venir? quel est cet homme là?

CHARLOTTE (*embarrassée*).

Non, je ne sais ce qu'il peut être.

NICOLE (*à part*).

Et moi j'sais ben ce qu'il sera.

ROBERT.

Ah! ça, il se fait tard; j'ai passé la nuit dans la diligence, j'ai à courir demain, je crois que je ne ferai pas mal de vous souhaiter le bonsoir; tu ne m'en voudras pas de te quitter sitôt, n'est-ce pas, ma petite Charlotte?

FIFINE.

Bonsoir, papa.

CHARLOTTE.

Bonsoir, mon ami.

ROBERT (*les tenant embrassés*).

Bonsoir, mes enfans, bonsoir!

(*Fifine se sauve en voyant entrer Werther.*)

FIFINE.

V'là encore ce vilain laid!

SCÈNE X.

Les précédens, WERTHER (*portant une corbeille de mariage de manière que l'on voye sa tête au-dessus*).

WERTHER (*s'arrêtant en voyant le groupe de Robert, Charlotte et Fifine s'embrassant*).

O tableau rare et touchant des mœurs patriarchales!

CHARLOTTE (*fuit en apercevant Werther*).

Ah! mon Dieu! tout est perdu!

ROBERT.

Où court-elle donc?

WERTHER (*arrêtant Robert*).

Arrêtez, et permettez-moi d'offrir à celle qui va être l'épouse du trop heureux Werther.. (*Ne voyant plus Charlotte, il reste stupéfait avec sa corbeille sur ses bras.*)

ROBERT (*à part*).

Ah! il s'appelle Werther. (*A Werther.*) Ce n'est pas pour vous renvoyer, mais je suis fatigué de mon voyage, et j'allais me coucher quand vous êtes arrivé; ainsi permettez....

WERTHER (*l'interrompant*).

Je ne prétends pas vous retenir; mais je ne vous quitte pas, que vous n'ayez fixé le jour, l'heure et la minute qui doit me rendre à jamais heureux!

ROBERT (*à part*).

Que le diable l'emporte!

WERTHER.

Et vous aussi, vous le serez, mon digne père. (*à la cantonade.*) Et toi aussi tu le seras, modèle de toutes les femmes, toi à qui il ne manque, pour être le désespoir de ton sexe, qu'un mari digne de toi.

ROBERT.

Plaît-il?

WERTHER (*continuant*).

Un mari qui ait des sentimens, des mœurs!...

ROBERT.

Et ce mari-là lui manque, dites-vous.

WERTHER (*se reprenant*).

Non, non, vous avez raison, elle l'a trouvé, elle l'a trouvé!

ROBERT.

A la bonne heure.

WERTHER (*continuant*).

Et si son physique n'a rien d'agréable.

ROBERT.

Ah! pour le coup!

WERTHER.

Non, c'est la vérité, elle mérite mieux que cela.

ROBERT.

Ah! mon Dieu! je connais mieux que personne toutes ses qualités!

WERTHER.

Vous l'avez connue si jeune! mais en possédant ce trésor, je ne prétends pas vous le ravir, il me suffira de le partager avec vous.

ROBERT.

Comment! partager?

WERTHER.

Mais cela me paraît assez juste.

ROBERT.

Ah! ça, monsieur, est-ce une mauvaise plaisanterie que vous voulez me faire?

WERTHER.

Monsieur, je ne sais pas ce que c'est que de plaisanter.

ROBERT.

Si je n'avais pitié de l'état où vous êtes....

WERTHER.

Dans quel état suis-je donc, monsieur?

ROBERT.

Dans un état complet de folie.

WERTHER.

Oui, oui, je suis fou, mais c'est de votre Charlotte.

ROBERT.

De Charlotte! (*à part.*) Ah! c'est ma femme qu'il veut épouser!

WERTHER (*montrant sa tête*).

Elle est là (*montrant son cœur*). Elle est là; partout je la vois, partout je l'entends, tout me la retrace, tout, la nature entière, jusqu'aux boutons de mon habit. (*Il commence par le bouton d'en haut.*) Voyez, brave homme, qu'est-ce qu'il y a là?

ROBERT (*regardant le bouton*).

Un C.

WERTHER (*lui montrant ses boutons l'un après l'autre*).

Et ici?

ROBERT (*de même*).

Un C.

WERTHER (*de même*).

Et au-dessous?

ROBERT (*de même*).

Un C.

WERTHER.

Plus bas?

ROBERT.

Encore un C.

WERTHER (*lui montrant l'autre rang de boutons*).

Passons de l'autre côté ?

ROBERT.

Toujours un C.

WERTHER.

Eh bien! qu'est-ce que veut dire ce C? lettre initiale de Charloite C. C. C.

ROBERT.

C. C. cessez de m'étourdir de vos balivernes et sortez de chez moi.

WERTHER.

Quoi ! votre futur gendre !

ROBERT.

Ou, morbleu ! je vous fais sauter par la fenêtre.

WERTHER.

Je tombe de mon haut. (*à la cantonade.*) Charlotte ! ô ma Charlotte ! viens te jeter avec moi aux genoux d'un père.

ROBERT.

Allons, Monsieur, pour la dernière fois, sortez.

WERTHER.

AIR : *O ciel !* (De Félix.)

O ciel ! est-il possible !
Père dénaturé, nous séparer ainsi !

ROBERT (*étonné et riant*).

Père dénaturé, que veut dire ceci ?
Que parlez-vous de père, ici ?
Je suis son mari.

WERTHER (*stupéfait*).

Son ?....

ROBERT.

Mari.

(*Werther tombe dans les bras de Robert.*

ROBERT (*embarrassé*).

Eh bien ! qu'est-ce qu'il vous prend donc?

WERTHER.

Une chaise.

ROBERT.

Soutenez-vous un peu. (*appelant.*) Nicole !

WERTHER.

Une chaise.

ROBERT.

J'y vais; mais soutenez-vous.

WERTHER.

Je ne peux pas.

ROBERT.

En ce cas je ne peux pas non plus.

WERTHER (*s'appuyant de tout son poids sur Robert*).

Eh bien ! restons comme nous sommes.

ROBERT.

Non, parbleu ! cet homme-là est plus mal que je ne croyais; sa folie est nerveuse, spasmodique... Eh bien ! ça ne va pas mieux ?

WERTHER (*le regardant avec des yeux égarés*).

C'est lui, c'est lui, c'est l'ennemi de mon bonheur, c'est l'époux de Charlotte. Ah ! laissez-moi... mes pistolets ! mes pistolets ! où sont-ils ?

ROBERT (*à part*).

Ah ! mon Dieu ! est-ce qu'il voudrait (*appelant*) ? Ma femme !

WERTHER (*lui mettant précipitamment la main sur la bouche*).

Ta femme ! paix, paix, illusion ! espoir ! amour ! hymen ! bonheur !

ROBERT.

Voilà une chaise, asseyez-vous.

WERTHER (*suivant son idée*).

Comment !..

ROBERT.

En pliant les genoux.

WERTHER (*de même*).

Comment pouvoir jamais survivre à ce coup de foudre (*regardant Robert en s'asseyant*) ? vous êtes sûr qu'elle est votre femme ?

ROBERT.

Mais oui, j'ai tout lieu de le croire.

WERTHER.

Et par conséquent cette petite que j'ai vue ?..

ROBERT.

Fifine.

WERTHER.

Est à elle ?

ROBERT.

Et à moi.

WERTHER (*comme en délire*).

A vous deux? quoi! cette jolie... Non, non, cela ne se peut pas.

ROBERT.

Comment! cela ne se peut pas?

WERTHER (*se jetant dans un fauteuil*).

Ta femme! ton enfant! je succombe, je me meurs.

ROBERT.

Allons, le voilà qui va un peu mieux. Envoyons-lui Nicole qui fermera la boutique sur lui, et décidément allons nous coucher.

(*Il sort, et laisse Werther absorbé*).

SCÈNE X.

WERTHER (*seul*).

Son père était son époux, et sa sœur était sa fille! Rêve de bonheur! songe de félicité, vous avez disparu. Allons, Werther, quitte enfin un monde qui s'amuse de tes peines, qui rit de ta douleur; les entends-tu? comme s'il y avait de quoi rire! Et pourquoi n'accélérerais-je point, par un sacrifice volontaire, le moment de ce repos, qui n'existe sur la terre que pour l'homme indifférent, impassible, frappé de nullité, qui voit sans voir, entend sans entendre, sent sans sentir, et vit sans vivre... pour le cœur sans amour, qui ne peut être comparé qu'à une lanterne magique sans chandelle; oui, accélérons-le; au bout du compte, ce moment-là n'est qu'un verre d'eau à boire pour le philosophe; car, au fait, qu'est-ce que la vie? c'est le rideau qui nous cache l'éternité, levez le rideau et passez derrière; voilà tout, absolument tout. Disparais!..... (*il chante.*) La mort n'est rien, c'est la fin de la vie! (*il se promène comme un fou.*)

SCÈNE XI.

WERTHER, NICOLE.

NICOLE (*arrivant*).

Mon Dieu, qu'est-ce qui fait donc un train comme cela? (*elle aperçoit Werther qui a l'air d'un spectre*)? Miséricorde! au secours!

WERTHER (*la prenant par le bras*).

Tais-toi et parle-moi.

NICOLE (*à part*).

Il est encor plus laid que ce matin.

WERTHER (*d'un air égaré*).

Que fait Charlotte?

NICOLE.

Monsieur, j'crois qu'elle se déshabille.

WERTHER.

Pourquoi faire?

NICOLE.

Dame, pour se coucher.

WERTHER.

Où?

NICOLE.

Dans son lit.

WERTHER.

Seule?

NICOLE.

Non, avec son...

WERTHER.

N'achève pas.

AIR : *Je le compare avec Louis.*

Mort ! à mes yeux tu t'embellis,
Tu ne m'offres plus que des charmes,
Puisque se jouant de mes larmes
Ces époux ne font pas deux lits.

NICOLE.

Quand on s'marie et quand on s'aime,
C'est si doux (*bis.*) de dormir dans l'même.

WERTHER.

On ne vous demande pas votre avis. Donnez-moi mes pistolets et que ça finisse.

NICOLE.

Vos pistolets, Monsieur?

WERTHER.

Oui, que j'ai oubliés tantôt en quittant ta maîtresse.

NICOLE.

J'les ons ben vus, Monsieur, mais Madame les a serrés je ne sais pas où.

WERTHER.

Serrés! raffinement de cruauté pour me faire souffrir plus long-temps!.. (*il se tait un moment*) Oh! l'excellente idée; je te charge de lui dire que je ne souffrirai plus.

NICOLE.

Oui, Monsieur.

WERTHER.

Que j'ai assez souffert.

NICOLE.

Ça suffit.

WERTHER.

Peut-être trop souffert, entends-tu?

NICOLE.

Oui, Monsieur, j'entends bien.

WERTHER.

Eh bien ! adieu.

NICOLE (*à part*).

Au diable!

WERTHER.

Bonne nuit !

NICOLE.

Vous pareillement.

WERTHER (*d'un air sombre*).

Oui, elle sera bonne et longue ! entends-tu? (*à part*). Si celle-là n'est pas longue!.... (*Il sort en regardant la porte de la chambre de Charlotte.*)

SCÈNE XII.

NICOLE (*seule*).

C'est benheureux d'en être débarrassé; mais est-il farce donc de n'pas vouloir que Monsieur et Madame?.... ça s'rait ben la peine de.....

SCÈNE XIII.

NICOLE, CHARLOTTE.

CHARLOTTE (*d'un air mystérieux*).

Est-il parti?

NICOLE.

Le v'là qui sort.

CHARLOTTE.

Ah ! je respire, pourvu qu'il ne revienne plus; car je viens de tout dire à mon mari; il a commencé par se fâcher du mystère que je lui en avais fait, et il a fini par rire.

NICOLE.

Allez, Madame, j'crois bien qu'à présent l'plutôt que vous l'verrez, c'est jamais.

CHARLOTTE.

Comment?

NICOLE.

Ah ! si vous aviez vu avec quel air il m'a d'mandé ses pistolets, et puis c'te magnère de m'dire... bonne nuit ! ô dieux, il m'en a fait v'nir la chair de poule.

CHARLOTTE.

C'est qu'il est capable...

NICOLE.

Eh bien ! Madame, ça prouverait à Monsieur qu'il n'y a rien du tout; on n'se tue pas quand on est content.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ROBERT.

ROBERT.

Eh bien ! est-ce qu'il est encore là ?

CHARLOTTE.

Non, dieu merci.

ROBERT.

Allons, tant mieux ; et, puisqu'il veut bien le permettre, nous dormirons peut-être à présent. (*Il voit entrer un jockei.*) Qu'est-ce donc que cela ?

SCÈNE XV.

LES MÊMES, UN JOCKEI.

LE JOCKEI. (*baragouinant l'allemand*).

AIR : *Tarare Pompon.*

Pardon, monsié, jé croi
Qué c'est ici qu'existe
Ein épicier droguiste,
Nommé Robert ?

ROBERT.

C'est moi.

LE JOCKEI.

J'apporte cette lettre ;

ROBERT.

De quelle part, mon cher ?

LE JOCKEI.

De la part de mon maître
Werther.

ROBERT, CHARLOTTE.

Werther ! il n'en finira pas.

NICOLE.

Est-ce qu'il écrirait déjà qu'il est mort ?

ROBERT.

Cet homme-là a juré de ne pas me laisser dormir... lisons.. (*il lit*).

«Monsieur, une nuée de ces animaux malfaisans, qui semblent « se faire un jeu de troubler le repos de l'humanité, ne me « permet pas de fermer l'œil dans l'hôtel garni que j'habite; « ayez donc la bonté de m'envoyer par mon petit jockei (*il s'interrompt en regardant le jockei*), Ah! c'est vous qui êtes le petit jockei?...

LE JOCKEI.

Ia Monsié.

ROBERT (*continuant de lire*).

« par mon petit jockei une forte dose de ce que les gens de « l'art appellent vulgairement mort aux rats; mais surtout « que le paquet soit assez fort pour procurer une mort aussi « sûre que prompte. »

J'ai l'honneur, etc.

Je vais lui chercher cela (*fausse sortie*).

CHARLOTTE.

Ah! mon dieu! si c'était pour lui! empêchons... mon ami, tu es fatigué; reste, je vais y aller.

ROBERT.

Eh bien! soit.

(*Charlotte sort.*)

SCÈNE XVI.

ROBERT, LE JOCKEI, NICOLE.

LE JOCKEI.

Monsié, combien faut-il?

ROBERT.

On vous dira cela au comptoir (*le jockei va pour sortir*).

LE JOCKEI.

J'y vais, Monsié; j'y vais.

ROBERT.

Allez, et dites à votre maître que je le prie de ne plus remettre les pieds ici.

LE JOCKEI.

Comment! Monsié?

ROBERT.

Et qu'il y serait très-mal reçu par moi et par ma femme.

NICOLE.

Et par moi donc?

LE JOCKEI.

Ah ! Monsié, ein si choli garçon!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Tenez, mon ami, voilà ce que c'est.

LE JOCKEI.

Merci, Montame.

NICOLE.

Comment ! est-ce que vous lui donnez?.......

CHARLOTTE (*riant*).

Il n'en mourra pas.

ROBERT (*au jockei*).

Ah ça ! n'oublie pas ce que je viens de te dire.

LE JOCKEI.

Non, Monsié, aussi ben vous n'aurez pas la peine de le renvoyer, car il m'a dit lui-même tout-à-l'heure qu'il allait faire ein grande voyage.

CHARLOTTE (*riant à Nicole*).

Pas aussi grand qu'il le croit.

SCÈNE XVIII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, WERTHER (*en désordre*).

WERTHER (*à son jockei qui sortait*).

Eh bien ! finiras-tu, malheureux ? faut-il que je vienne moi-même.

LE JOCKEI.

Je pouvais pas aller plus vîte, c'est Matame qui avait été chercher la drogue.

WERTHER.

Elle ! elle ! Charlotte ! c'est de sa main ?.... Donne, donne, donne.... (*Il prend le paquet et avale la drogue avec des grimaces épouvantables*). Ça y est, j'ai vécu.

LE JOCKEI.

Comment ! Monsié, vous mangez ça ?

WERTHER.

C'est bon, chacun son goût. (le Jockei sort)

ROBERT.

Ah ça, Monsieur, me permettrez-vous enfin de me coucher ?

WERTHER (*avec un rire ironique*).

Oui, oui, et moi aussi, je vais me coucher.

ROBERT.

Vous avez ce qu'il vous faut ?

WERTHER (*de même*).

Oui, j'ai ce qu'il me faut.

ROBERT.

Cela tue en moins de cinq minutes.

WERTHER (*lui prenant la main*).

Je vous remercie.

ROBERT.

Vous êtes sûr de bien dormir à présent.

WERTHER.

C'est ce que je demande.

ROBERT.

En ce cas, je vous souhaite le bonsoir.

WERTHER.

Et moi, je vous fais mes adieux, car demain je n'y serai plus (*il s'approche de Robert d'un air tout-à-fait égaré*), je n'y serai plus (*il fait une fausse sortie à pas lents et le mouchoir sur les yeux*).

ROBERT.

Nicole, éclaire Monsieur.

NICOLE.

Ma fine, not' maître, i'm'fait trop peur.

ROBERT (*prenant la chandelle*).

Imbécille !

CHARLOTTE.

Il me fait vraiment de la peine.

WERTHER (*revenant à Charlotte*).

Lolotte !

ROBERT (*impatienté*).

Ah !

WERTHER (*baise la main de Charlotte, se jette à son cou, l'embrasse, et se retournant vers Robert*).

Vous permettez ?...

ROBERT.

Il est bien temps !

WERTHER.

C'est le premier, et probablement l'avant-dernier.

ROBERT.

Ne vous gênez pas.

WERTHER (*voulant encore embrasser Charlotte*).

Lolotte, chère Lolotte !

ROBERT (*le prenant par le bras*).

Ah ça, Monsieur ! mais voyez donc le joli rôle qu'on me fait jouer !

WERTHER (*tirant sa montre*).

Ne vous impatientez pas, cela va finir.

AIR : *D'Iphigénie.*

Heureux mari, digne de l'être,
Tu peux jouir d'elle en repos ;
Quand demain le jour va renaître,
La mort aura fini mes maux !
La mort aura (*bis.*) fini mes maux !

Adieu ! Adieu ! (*il va pour sortir*).

CHARLOTTE (*à Robert*).

Si nous le laissons aller comme cela, il est capable dans son désespoir....

ROBERT.

C'est à quoi je pensais.... (*Il l'appelle*). Jeune homme ? jeune homme ?

NICOLE.

Monsieur chose ?....

CHARLOTTE.

Monsieur Werther ?

WERTHER (*se retournant*).

Quelle voix me rappelle du tombeau ?

CHARLOTTE.

C'est la mienne.

ROBERT (*à Werther, le prenant par la main*).

Ecoutez-moi, quel âge avez-vous ?

WERTHER.

Quel âge j'ai ? Vingt-cinq ans.

CHARLOTTE (*à part*).

Où veut-il en venir ?

ROBERT (*à Werther*).

Jeune et constitué comme vous paraissez l'être, d'après la marche de la nature, vous devez vivre plus long-temps que moi.

WERTHER.

Non, mais n'importe ! achevez.

ROBERT.

Encore un peu de patience, et, après moi, Charlotte est à vous.

WERTHER.

Lolotte ?

ROBERT.

Oui.

WERTHER.

Après vous !

ROBERT.

Après moi.

WERTHER.

Quoi ! respectable homme, quand vous ne serez plus, vous auriez la bonté de consentir ?.... vous permettriez ?.... (*il le repousse*). Mais non, non, malheureux, qu'as-tu fait !

ROBERT.

Eh bien ! qu'a-t-il donc ?

WERTHER.

Il n'est plus temps.

CHARLOTTE.

Rassurez-vous, M. Werther, vous vous portez aussi bien que nous, et ce que vous avez pris n'a rien de dangereux.

WERTHER.

Comment ?

ROBERT.

Est-ce que cette mort aux rats était pour vous ?

WERTHER.

Et pour qui donc ?

CHARLOTTE.

Mais j'ai deviné son dessein, et j'ai trompé son désespoir

WERTHER.

Vous voulez me dorer la pilule, car je la sens là....

NICOLE.

Vous n'sentez rien, allez !

WERTHER.

Vous croyez ?.... Mais en effet est-ce que je ne sentirais rien ? Non.

AIR : *Vive le vin de Ramponeau.*

Quoi! vraiment de ma passion
Je ne suis pas victime ?
Parlez, parlez-moi tout de bon,
Ce n'était donc pas du poison ?

TOUS.

Non.

WERTHER.

Quand je me croyais perdu
Et déjà descendu
Dans l'éternel abîme ;
J'échapperais au trépas !
Ah ! ne me trompez pas.

NICOLE.

Non, c'n'était qu'une frime.

WERTHER.

Quoi ! vraiment de ma passion ? etc....

LES AUTRES.

Non, non, de votre passion
Vous n'êtes pas victime,
Et nous le disons tout de bon,
Vous n'avez pas pris de poison,
Non.

WERTHER (*se jetant aux genoux de Charlotte*).

O ange (*s'adressant au ciel*) ! c'est ta main bienfaisante qui non seulement me rend la vie, mais de plus me fait entrevoir un bonheur peut-être encore éloigné (*regardant Robert*), car on ne peut pas calculer... (*à Robert*). Quel âge avez-vous, mon brave homme ?

ROBERT.

Cinquante ans passés.

WERTHER.

(*A part*). C'est un bon à-compte (*à Robert*) ; je n'ai pas besoin de vous faire envisager les inconvéniens d'un âge trop avancé qui vous rend souvent à charge aux autres et à vous-

même, nous avons la goutte qui par elle-même n'a rien d'agréable, les rhumatismes.....

ROBERT.

Merci de l'intérêt !....

WERTHER.

Enfin, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de prévenir cet état de douleur par.... Avez-vous un médecin ?

ROBERT.

J'en ai même deux.

WERTHER.

Me voilà plus tranquille (*à Charlotte*). O ma Lolotte, j'entrevois le bonheur !...... (*à Robert*) Permettez-moi de cultiver votre connaissance, et de venir tous les matins m'informer de l'état de votre santé.

ROBERT.

Vous êtes bien honnête.

VAUDEVILLE.

WERTHER (*à Charlotte*).

AIR : *Vaudeville de la Vallée de Barcelonnette.*

Lolotte, à mes transports jaloux
Ne craignez plus que je me livre ;
J'étais prêt à mourir pour vous ;
Mais pour vous je vais vivre.
Et puis-je songer au trépas
Lorsque bientôt (espoir céleste !)
Je vais posséder ses appas,
(*A Robert.*) Après vous, s'il en reste.

ROBERT.

L'hymen aujourd'hui sur l'amour
Vient de remporter la victoire,
Pardonnez-nous, galans du jour,
Ce court instant de gloire ;
Il est bien juste qu'à nos pieds
Tombant enfin d'un air modeste,
A votre tour vous nous disiez :
Après vous, s'il en reste.

NICOLE (*au public*).

M'sieux, Werther échappe au trépas,
Aux effets d'un chagrin extrême ;

Mais d'peur qu'il ne r'tombe i'n'faut pas
Trop l'laisser à lui-même. (*bis.*)
Ainsi, drès qu' six heures sonn'ront,
V'nez prend'vos places d'un pas leste ;
Et puis les autres en auront...
Après vous, s'il en reste.

FIN.

De l'Imprimerie de J. Smith, rue Montmorency.